



HAL
open science

“I have remained the woman who loves incest”. Anaïs Nin et l’inceste au prisme de la psychanalyse

Simon Dubois Boucheraud

► To cite this version:

Simon Dubois Boucheraud. “I have remained the woman who loves incest”. Anaïs Nin et l’inceste au prisme de la psychanalyse. *Revue Lexsociété*, 2023, 10.61953/lex.3347 . hal-03953311

HAL Id: hal-03953311

<https://hal.science/hal-03953311v1>

Submitted on 27 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License



“I have remained the woman who loves incest”.
Anaïs Nin et l’inceste au prisme de la
psychanalyse

in G. CALLEMEIN (dir.), L’inceste face au droit et à la justice : regards croisés des sciences sociales, Université Côte d’Azur, 2022

SIMON DUBOIS BOUCHERAUD

Docteur ès-lettres

Enseignant certifié d’anglais

Université Cote d’Azur

Résumé : Publié en sept volumes dès 1966, le Journal d’Anaïs Nin est constitué de morceaux choisis, et met en scène une femme-artiste libérée des conventions et du fardeau de la maternité.

Dans la version posthume et non expurgée, publiée dès 1986, on découvre des mensonges, l’adultère répété, un avortement, et un inceste consenti entre la diariste et son père, à l’âge adulte. Présenté dans le journal Incest (1933-1934), il illustre d’après Nin, un combat contre le versant masculin de sa personnalité.

Mots-clés : psychanalyse ; auto-censure ; séduction ; mise en scène ; écriture et représentation ; féminisme ; inceste entre adultes ; inceste intellectuel

« Je suis restée la femme
amoureuse de l'inceste. Je pratique encore
les crimes les plus incestueux avec une
ferveur religieuse et sacrée. Je suis la plus
corrompue de toutes les femmes parce que
je recherche le raffinement dans mon
inceste. »

(Anaïs Nin, Journal non expurgé
Henry and June, septembre 1932)

Que reste-t-il du *Journal* d'Anaïs Nin, cette œuvre polymorphe débutée en français pendant la Grande Guerre par une petite fille en exil aux États-Unis, et poursuivie en anglais jusqu'à la fin de sa vie en 1977 ? Dès 1966, à travers les sept tomes anthumes d'une version expurgée de son journal, Nin n'aura de cesse d'inscrire la femme dans l'écriture. Dans ce qu'elle aimait présenter comme une longue lettre à son père perdu, pianiste de concert et véritable Don Juan ayant délaissé femme et enfants en 1914, la diariste a choisi de donner à lire son combat contre l'héritage familial et culturel pour s'affirmer en tant qu'artiste au féminin. Mais le plus intéressant est probablement l'arrière-scène de ce conflit, que l'on découvre dans la version posthume du *Journal*, une version non expurgée mais préparée par Nin à partir des journaux originaux, aujourd'hui consultables à la bibliothèque de UCLA¹.

L'effet de bombe à retardement est réussi de la part de celle qui était secrètement bigame et mariée à la fois sur la côte est et sur la côte ouest (son mari californien ne le découvrira que par la publication de deux rubriques nécrologiques différentes, dans le NY Times). Comparer les deux versions nous permet de saisir toute la mesure du combat finalement narcissique que mène Nin contre ce qu'elle identifie comme le versant masculin de sa personnalité, à

¹ Par respects des droits d'auteurs, il ne nous est malheureusement pas possible de reproduire les manuscrits dans le présent ouvrage.

savoir son père. Après vingt ans d'absence, leur inceste consenti (alors que Nin a trente ans) est présenté comme ce qui permet non seulement la naissance de la femme-artiste, mais surtout celle d'une femme à part entière.

Philippe Lejeune (spécialiste du journal et des écritures dites personnelles) précise que le journal est « d'abord une écriture ordinaire à la portée de tout un chacun, qui vaut parce qu'elle est en prise directe sur l'instant, et *sans arrière-pensée de séduction* »^{2 3}. Le *Journal* de Nin s'inscrit, comme contre-exemple, dans la mesure où la séduction, au contraire, est au premier plan, et destiné à faire revenir le père. Outil de séduction, le journal de Nin est alors hautement travaillé, d'autant qu'elle réalise des copies dactylographiées de chacun de ses manuscrits et se permet quelques amendements. Nombreux critiques ont par conséquent remis en cause la véracité des faits, secondaires par rapport à la place qu'ils occupent dans la lignée émotionnelle de la diariste. Effectivement, en tout cas pour le journal publié en 1966 de son vivant, Nin minore ou exalte les événements selon la prégnance de ses besoins. Alors cet inceste à l'âge adulte relève-t-il d'une réalité fantasmée ou d'une réalité agie ?

Anaïs Nin est née en 1903, à Neuilly, de parents musiciens. Au rythme des tournées de concerts, la famille déménage régulièrement. Mais un jour qu'il doit partir pour une série de récitals, Joaquín Nin envoie sa femme et ses enfants vivre à Barcelone en promettant de les y rejoindre. Il ne reviendra jamais. En 1914, lassée d'attendre son mari, Rosa décide à la veille de la guerre, de traverser l'Atlantique avec ses enfants, pour rejoindre à New York. La petite fille débute alors le journal, comme un journal de voyage puis comme une longue lettre à

² Le choix du terme « journal personnel », plutôt que « journal intime », montre que le journal n'est pas toujours lié à l'exploration intime, comme le montre, par exemple, Lejeune, dans « Le journal au seuil de l'intimité », in *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, sous la direction d'Anne COUDREUSE et Françoise SIMONET-TENANT, *Itinéraires*, n° 2009-4, (Paris : L'Harmattan, 2009). Dans le cas de Nin, il n'a parfois rien de personnel non plus. Nous le désignerons simplement par « journal », dans un souci de clarté.

³ Françoise SIMONET-TENANT, *Le journal intime, genre littéraire et écriture ordinaire*, (Paris : Téraèdre, 2004), 8 ; c'est moi qui souligne.

son père, dans un français approximatif afin de le faire revenir, mais sa mère agit comme un premier censeur et la convainc de ne pas l'expédier. Nin change alors de langue. Elle se met à écrire en anglais, et épouse en secret un jeune banquier Hugh Guiler, avec qui elle déménage à Paris. En quelques années, elle écrit plusieurs nouvelles, des essais et une biographie de D.H. Lawrence, publiée en 1932, qui fait toujours autorité. Cette même année, elle rencontre Henry Miller. Leurs relations évoluent rapidement d'amis à amants puis partenaires littéraires. Un an plus tard, en 1933, elle parvient à la séduction tant attendue, en donnant à lire le journal d'enfance à son père. Ce dernier est touché au corps. En conséquence, il l'invite à séjourner avec lui dans le Var, à Saint-Raphaël-Valescure (voir annexe 1), où l'inévitable se produit entre le père et sa fille, un inceste que le lecteur ne découvre que dans les journaux posthumes.

Après plusieurs mois d'analyse avec le docteur Otto Rank, disciple de Freud, elle publie plusieurs œuvres narratives, multiplie les relations extraconjugales, puis déménage aux Etats-Unis pour fuir la guerre de 1939. Elle se battra toute sa vie pour publier le journal, mais de par le nombre de pages trop importants (30,000 environs) et de par ce qu'elle nomme ses « duplicités et triplicité », ceci n'est pas envisageable. Elle n'y parviendra qu'en 1966, et obtiendra l'attention qu'elle recherche avec ce premier volume expurgé. Les autres volumes suivront. Après avoir été promue docteur Honoris Causa de l'université de Philadelphie, elle multiplie les conférences, avant de mourir d'un cancer à Los Angeles, en 1977.

Image de la société patriarcale

Née dans une famille catholique en 1903, Anaïs comprend très vite l'idéal féminin que transmet la religion : une femme-mère pleine de compassion et de tendresse envers les autres. La diariste condamne rapidement cet héritage, notamment parce qu'il a mené sa mère, cantatrice, à abandonner sa carrière pour se consacrer uniquement à ses enfants. Sans grande surprise, de ce rejet des

schémas entendus naît également un rejet de la maternité et lorsqu'elle tombe enceinte d'Henry Miller, Nin décide d'avorter. Le journal expurgé publié en 1966 présente l'incident comme une fausse-couche, sans évidemment préciser l'identité du père. Forte de ce combat contre son héritage culturel, et du succès que ses morceaux choisis viennent d'avoir auprès du lectorat dès 1966, Nin décide de livrer, dans le tome 2 du *Journal*, publié en 1967, un journal manifeste de la femme artiste.

Le rejet de l'héritage familial s'exprime par le rejet de la religion. Ce dieu solitaire et omnipotent qu'elle défie avec tant d'assurance, elle n'a cessé de nier son existence. Tout d'abord enfant, lorsque malgré ses prières, Dieu ne lui rapporte pas son père perdu, puis plus tard, lorsqu'elle décide d'avorter, non tant parce qu'il s'agit d'un enfant naturel, mais surtout parce que le père symbolique n'existe pas. Nin en vient à justifier son refus de la maternité par un parallèle avec l'abandon dont elle a tant souffert. Pour elle, l'homme ne peut être père car il est lui-même un enfant. C'est notamment le cas d'Henry Miller : « Lorsque je veux me sentir forte, je me dis qu'Henry est mon fardeau, mon enfant » (18 janvier 1936, *Fire*)⁴. Quatre ans auparavant, les rôles sont complètement inversés, notamment lorsqu'Henry lui parle d'un livre qu'il vient de lire :

[J]e l'écoute de toute mon âme. Il me dit alors, avec douceur : « Je te parle presque comme un père ». À cet instant je sais que je suis moitié femme, moitié enfant. Qu'une part de moi cache une enfant qui aime qu'on l'étonne, qu'on l'éduque, qu'on la dirige. Quand j'écoute, je suis une enfant et Henry devient paternel. (Mai 1932, *Henry and June*)⁵.

Les fantasmes incestueux de Nin se confirment dans le journal, de façon évidente, par son besoin de séduire des figures paternelles, pour retrouver

⁴ Anaïs NIN, *Fire, from "A Journal of Love". The Unexpurgated Diary of Anaïs Nin, 1934-1937*, New York, Harcourt Brace & Company, 1995, p. 191.

⁵ Anaïs NIN, *Henry and June, from "A Journal of Love". The Unexpurgated Diary of Anaïs Nin, 1931-1932*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1986, p. 127.

autant que faire se peut celui qu'elle a perdu il y a plus de vingt ans, qu'il s'agisse de ses analystes, René Allendy et Otto Rank, ou de son ami Henry Miller : un inceste spirituel.

Par la suite, toutes les relations de Nin se retrouvent alors totalisées par la notion :

Je suis restée la femme amoureuse de l'inceste. Je pratique encore les crimes les plus incestueux avec une ferveur religieuse et sacrée. Je suis la plus corrompue de toutes les femmes parce que je recherche le raffinement dans mon inceste. [...] Avec le visage d'une Madone, j'avale toujours Dieu et le sperme et mon orgasme ressemble à l'extase du mystique. Les hommes que j'aime, Hugo les aime aussi et je les laisse se comporter en frères. [...] [M]on amour pour Eduardo, mon propre sang (son cousin germain, avec qui elle couche) ; pour le père spirituel de Hugo, John (un écrivain qui travaille avec son mari Hugo) ; pour June, une femme (celle de Miller) ; pour le mari de June (Miller, qui dans un jeu de passe-passe entre dans ce panier de crabes) ; pour le père spirituel d'Eduardo, Allendy, qui est devenu le conseiller d'Hugo (qui devient défendu car il est l'analyste de la famille) (Septembre 1932, *Henry and June*)⁶.

Le passage se poursuit avec la dernière transgression que Nin est prête à commettre, alors qu'elle n'y a pas encore été « invitée » : « Il ne me reste maintenant qu'à retourner vers mon père afin de vivre jusqu'au bout l'expérience de notre similitude sensuelle » (*ibid.*).

⁶ *Ibid.*, p. 246.

La compulsion de répétition ?

Comme on le voit dans cet exemple, c'est par la répétition qu'opère Nin. La répétition est un concept-clé de la théorie analytique freudienne. Dans *Au-delà du principe de plaisir*, à partir de l'observation de son petit-fils, Ernst, Freud en vient à dégager une compulsion de répétition dont les fondements théoriques sont désormais plus connus sous le nom de « jeu du Fort/Da », façon pour l'enfant de reproduire l'abandon temporaire de la mère, mais, de façon active, pour mieux en répondre⁷.

À travers une série d'actes répétitifs qui informent la démarche séductrice et qu'elle met en scène dans l'écriture, la blessure traumatique que Nin tente de dépasser par un renversement actif, c'est avant tout l'abandon. Par conséquent, elle commence par transgresser la relation analytique avec ses analystes, Allendy et Rank, qu'elle abandonnera tour à tour, une fois la séduction accomplie. Dans son ouvrage, Léon Grinberg revient sur la « compulsion de répétition » :

Parmi les facteurs qui sont à l'origine de la compulsion de répétition, on trouve les situations d'angoisse qui proviennent [...] de sentiments de culpabilité qui nous obligent à répéter encore et toujours une certaine conduite envers nous-mêmes et les autres pour nous défendre contre ces dangers fantasmés au début de la vie. Évidemment on est tenté de l'attribuer à la "malchance" ou au destin, [...] sans pouvoir percevoir ni comprendre le degré de sa propre participation active – si inconsciente soit-elle – dans l'enchaînement des événements de la situation (Grinberg 1992, 48-50)⁸.

L'étape décisive a lieu quelques années après le mariage de Nin à Hugh Guiler, lorsque la diariste décide de donner libre cours à ses élans et à ses pulsions

⁷ Sigmund FREUD [1920], « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse* (Paris : Payot, 2004).

⁸ Léon GRINBERG, *Culpabilité et dépression* (Paris : Belles Lettres, 1992).

sexuelles. Dans le journal *Incest*, on perçoit alors que la femme libérée, en partie à travers Henry Miller, mais surtout grâce à elle-même, se place dans une quête incessante et exponentielle pour pallier la perte originelle du père. Lorsque le journal se suffit plus à combler l'immense manque qu'elle ressent, la jeune femme se décide à aller frapper à la porte de l'analyste René Allendy, cofondateur, avec Marie Bonaparte notamment, de la Société Psychanalytique de Paris en novembre 1926⁹. Alors que le couple Miller lui fait tourner la tête, l'analyste est vu comme un sauveur. Mais en quelques mois, cette première analyse tourne à l'échec alors que le contre-transfert de la part d'Allendy est catastrophique. Quand bien même il ne croit pas à la dualité par laquelle sa patiente choisit de se définir, à peine le sent-elle acquis à sa cause qu'elle envisage déjà de le pousser à bout, après avoir couché avec lui. Elle poursuit : « Cela me choque et m'effraie. Est-ce lui, le premier homme que je vais blesser ; *le premier HOMME ? Et y a-t-il une raison à cela ?* Ou s'agit-il de me défendre contre son pouvoir ? » (*Octobre 1932, Henry and June ; c'est l'auteur qui souligne*).

Elle répètera le même scénario avec Otto Rank, qu'elle consulte pour se débarrasser de son immense culpabilité comme un prêtre qui effacera le péché entre elle et celui qu'elle déifie longtemps, son père : « Je dois aller voir Rank et obtenir son absolution pour ma passion envers mon Père. [...] Je veux m'entretenir avec Rank. Lui parler de l'art, de la création, d'inceste. Je veux être libérée de cette culpabilité » (21 juillet 1933, *I*, 227).

La mythification de l'inceste

Et pour cause, car partagée entre crainte et fascination, en 1933, et après une longue correspondance, elle envoie enfin le journal d'enfance à son père, qu'elle dit avoir écrit pour lui. Touché au corps, il invite alors sa fille à séjourner avec lui à Saint-Raphaël, au début de l'été. Dans les semaines qui précèdent le

⁹ Célia BERTIN [1982], *Marie Bonaparte* (Paris : Perrin, 1999), 277.

séjour, père et fille se complaisent dans une escalade du désir incestueux, et chacun voit les retrouvailles comme une résurrection. C'est notamment le cas dans la lettre reçue par Nin mi-mai, une invitation qui s'apparente presque à un rite initiatique :

[J]e rêve de notre fuite vers le soleil et de pouvoir être tout à toi entièrement, pendant quelques jours. Nous méritons tous les deux cette joie divine. Nos cœurs brûlés à toutes les flammes, refleurissent joyeusement. La bonne graine germe puissante et saine à la chaleur ardente de nos âmes ressuscitées [...]. Les dieux n'auront pas connu un plus grand bonheur. A toi, Anaïs bénie, constamment. (Mi-mai 1933, Journal manuscrit n° 41)¹⁰.

Ces consignes pétries de symbolisation spirituelle légitiment les sentiments incestueux. En conférant à la relation un caractère divin, Nin s'exonère probablement de toute culpabilité.

Dans la mythologie antique, seuls les dieux peuvent se livrer à l'inceste. On pense à Zeus et sa sœur Héra, nés de Cronos et Rhéa, également frère et sœur. La mythologie nordique présente des cas analogues, notamment *L'Edda* de Snorri Sturluson, dans laquelle Loki accuse Freyr et Freya d'avoir commis l'inceste.

Après leur union, Nin a néanmoins du mal à dépasser le tabou : « Je regagnais ma chambre, empoisonnée. [...] L'amour de cet homme, à cause de nos similitudes, à cause des liens de sang, paralysait ma joie. [...] Le sperme était un poison, un amour qui était un poison... » (8 juillet 1933, *Incest*)¹¹. Mais alors qu'elle se trouve désormais à Chamonix, en compagnie de son mari, Hugh Guiler, Nin décide d'élaborer une véritable mise en scène de l'étreinte, comme

¹⁰ Anaïs NIN, Journal manuscrit n° 41, Bibliothèque des collections spéciales de UCLA, fonds n° 2066, p. 105-106.

¹¹ *Op. cit.*, p. 205-206.

pour faire d'elle-même un personnage. Évidemment, le passage est un passage-clé, qui figure dans le journal manuscrit comme dans le journal non-expurgé *Incest* et justifie son titre :

- Lorsque je t'ai vu à Louveciennes, j'en ai été bouleversé. L'as-tu senti ? me demanda-t-il.
- C'est toi qui m'as bouleversée.
- Qu'on m'amène Freud et tous les psychologues. Que penseraient-ils de tout ça ?

Un instant de suspense.

- J'ai également eu très peur, lui confiai-je.

[...]

Mon père me demanda de m'approcher. Il était allongé sur le dos et ne pouvait pas bouger. « Laisse moi baiser tes lèvres ». Il m'enlaça. J'hésitai un instant. J'étais torturée par la complexité des sentiments, je désirais sa bouche, mais j'avais peur, comme si j'allais embrasser un frère, malgré mes tentations. Terrifiée par le désir, j'étais crispée. J'étais allongé sur son corps, en travers, mes seins caressaient son désir dur et palpitant. Un autre baiser. Davantage de terreur que de jouissance. La jouissance de quelque chose d'innommable et obscur. Lui, si beau, si divin et féminin, séduisant et dessiné, dur et tendre. Une passion solide. [...]

Avec une étrange violence, j'ai soulevé mon négligé et je me suis allongé sur lui.

« Toi, Anaïs ! Je n'ai plus de Dieu ! » (Juin 1933, *Incest*)¹².

Le passage est composé d'autant de dialogues que de commentaires. La diariste se contente, dans l'ensemble, de quelques notations semblables à des indications scéniques et l'on voit combien la scène obéit à un désir de mythification. La dernière phrase, *climax* dramatique, de surcroît en français dans le texte, fixe à jamais la scène dans le journal, à l'instar d'autres phrases célèbres, telles celle de César, « *Tu quoque mi fili* ». En réalité, ici, c'est comme

¹² *Ibid.*, p. 208-209.

si Nin tuait le père mythique qu'elle n'a cessé de magnifier et qu'elle décrit encore comme un dieu, puisque l'orgasme de l'inceste vient marquer la fin de cette longue période d'absence, de désir et de souffrance. Les paroles que prononce le père, dans sa « petite mort », dans un effet de miroir, pourraient être les siennes : « Moi, Anaïs, je n'ai plus de Dieu ».

Dans son étude, *Schuld und Schuldgefühl*¹³, Mathias Hirsch revient sur le sentiment de culpabilité, tel que théorisé par Freud, qui l'explore notamment dans « L'Homme aux rats », ou dans son analyse de la pièce de Henrik Ibsen « Rosmersholm ». A son tour, Otto Rank y revient également dans *Das Inzestmotiv in Dichtung und Sage* (« Le motif de l'inceste dans la poésie et la légende »). A la lumière de ces deux exemples, Rank souligne que c'est parfois parce qu'ils se sentent coupables que certains patients passent à l'acte pour donner une raison à la culpabilité inconsciente. Le conflit de Nin est certes œdipien. Nin s'est toujours senti responsable de l'abandon par son père de la famille en 1914. Pour autant, ses sentiments de culpabilité sont multiples. Elle la cultive et la décline dans les pages de son journal, en tant que culpabilité d'être femme, d'être artiste et non mère, de posséder le journal, de pousser le mensonge à l'extrême, puis enfin d'avoir agi ainsi avec son père. L'inceste apparaît comme la cause, en même temps que la conséquence d'un volet de sa culpabilité. A l'instar de ceux que Freud nomme les « criminels par sentiments de culpabilités » (*ibid.*, 135), Nin semble agir pour « rapporter le sentiment de culpabilité à quelque chose de défini » (*ibid.*). En se séparant du père, à travers l'écrit et à la suite de l'inceste, elle répète finalement le conflit de la séparation de façon active et donne peut-être ainsi une teneur à une culpabilité préexistante.

En 1933, le départ de Saint-Raphaël est pénible pour celle qui imaginait que l'accomplissement de l'union avec son père la changerait complètement. A

¹³ Mathias HIRSCH, *Schuld und Schuldgefühl, zur Psychoanalyse von Trauma und Introjekt* (Göttingen : Vandenhoeck und Ruprecht, 2007).

posteriori, alors qu'elle parcourt les stations thermales des Alpes avec Henry Miller, c'est l'impression de malaise qui persiste :

J'aurais voulu que le journal meure avec la confession de cet amour que je ne parvenais pas à écrire. [...] Cela dit, je ne pouvais pas tuer mon journal alors que ma vie atteignait son paroxysme.

Mais voilà que j'étouffe. J'ai besoin d'air, j'ai besoin d'une libération. Et personne ne peut me poursuivre dans ma jouissance de *cet amour-inceste tragique*, pour me libérer des dernières chaînes de la culpabilité. Ce sont mes journaux qui m'empêchent de devenir folle. (Écrit le 8 juillet 1933, mais concernant le 3 ou 4 juillet, *Journal n° 42*, 120-121 ; c'est moi qui souligne : « my tragic incest-love »).

Tuer le journal au moment où la vie est à son sommet le plus intense, telle l'anagnorèse d'un héros antique, voilà qui semble désormais impensable pour Nin ; la tragédie ne serait pas complète. Ce qu'elle souhaite, c'est conserver, et écrire le crime dont elle dit jouir (« enjoy my tragic incest-love »). Elle entend bien se libérer seule des derniers maillons de la culpabilité qui l'enchaînent. Pour conserver « son équilibre », Nin redirige ses sentiments de culpabilité vers Henry Miller, dont elle fait le rival de Joaquín Nin.

Et les mécanismes de défense prennent le dessus et Nin conclut que son père et Miller ne seraient que les deux versants de son éternelle dualité : « Père et Henry s'équilibrent à merveille. Ils sont comme l'éternelle dualité de mon être. L'un est l'absolu idéal, le non-humain ; l'autre l'humain. » (2 août 1933, *I*, 236). Un autre mécanisme de défense consiste à le présenter comme du Narcissisme poussé à son comble s'il en est, c'est sous le filtre de l'androgynie : « S'agit-il de vie ou de mort ? Cet amour de mon Double, est-ce une fois de plus un amour de moi-même ? S'agit-il d'une faiblesse face aux difficultés et aux blessures de la

vie avec l'Autre, le Toi¹⁴ ? S'agit-il toujours du Moi¹⁵, mon Père, ma moitié mâle ? » (11 juillet 1933, *Incest*)¹⁶.

De l'univers mythique du journal, Nin proposera une transposition vaporeuse et onirique dans une nouvelle, *The Winter of Artifice*, paru en 1939, en prenant « l'excuse de la fiction »¹⁷. Lorsqu'elle parle de son projet de faire face une fois pour toutes aux maux que son père a causés, Nin conclut : « Je n'ai que faire de la douleur. [...] Je veux écrire le livre le plus vil sur l'inceste, un livre fort et réaliste » (12 mars 1934, *Incest*)¹⁸. Puisque le journal, et de surcroît la partie concernant les relations adultères et incestueuses, ne pouvaient être publiés dans les années quarante, il est plus que probable que la publication de la nouvelle a eu pour Nin une fonction cathartique, pour expier la culpabilité. À la place du coït, le lecteur découvre une allégorie de l'inceste entre la jeune fille et son père, qui lors de leurs retrouvailles, dansent ensemble sur fond de musique symphonique. Et Comme dans le journal, ce n'est qu'après être passée à l'acte que la jeune femme pourra se détacher de son père. Véritable quête identitaire de Nin, la nouvelle offre une conclusion éloquente : « La petite fille en moi était morte. La femme avait été sauvée. Et avec la petite fille était mort tout besoin d'un père »¹⁹.

BIBLIOGRAPHIE

¹⁴ En français dans le texte.

¹⁵ *Idem*.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 221.

¹⁷ Béatrice DIDIER, *Le Journal intime*, Paris, PUF, 1976, p. 36.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 314-315.

¹⁹ *Ibid.*, p. 197.

CORPUS PRIMAIRE

NIN, Anaïs, *Henry and June, from "A Journal of Love". The Unexpurgated Diary of Anaïs Nin, 1931-1932*, (New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1986).

———, *Incest, from "A Journal of Love". The Unexpurgated Diary of Anaïs Nin, 1932-1934* (New York : Harcourt Brace, 1993).

———, *Fire, from "A Journal of Love". The Unexpurgated Diary of Anaïs Nin, 1934-1937*, (New York : Harcourt Brace & Company, 1995).

———, *Journal manuscrit n° 41*, Bibliothèque des collections spéciales de UCLA, fonds n° 2066.

———, *Journal manuscrit n° 42*, Bibliothèque des collections spéciales de UCLA, fonds n° 2066.

———, *Winter of Artifice* (New York : Gemor Press, 1942).

RÉFÉRENCES

BREDART, Serge et Martial VAN DER LINDEN, (dir.), « La récupération de souvenirs d'abus sexuels infantiles chez l'adulte », *Souvenirs récupérés, souvenirs oubliés et faux souvenirs* (Marseille : Solal, 2004), 13-17.

CHOUVIER, Bernard, « La création en couple : noyau pervers et scénarios narcissiques (Anaïs Nin et Henry Miller) », *Le Divan familial*, n° 9, (Paris : In press, 2002).

DIDIER, Béatrice, *Le Journal intime* (Paris : PUF, 1976).

FREUD, Sigmund [1909], *L'Homme aux rats : un cas de névrose obsessionnelle*, suivi de *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense* (Paris : Payot, 2010).

———,[1915], « Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse », *Essais de psychanalyse appliquée*, (Paris : Gallimard, 1933).

GALLOP, Jane, *The Daughter's Seduction. Feminism and Psychoanalysis* (Ithaca : Cornell University Press, 1982). L'ouvrage discute la réalité de l'abus sexuel ou de l'inceste dans la théorie freudienne.

GRINBERG, Leon, *Culpabilité et dépression* (Paris : Belles Lettres, 1992).

HIRSCH, Matthias, *Schuld und Schuldgefühl, zur Psychoanalyse von Trauma und Introjekt* (Göttingen : Vandenhoeck und Ruprecht, 2007).

LATHAM-KOENIG, Jacquemine, « Mythe, roman familial et refoulement », *Presse d'analyse freudienne*, n° 8. (Toulouse : Érès, 2003), 37-46.

RANK, Otto, *Das Inzestmotiv in Dichtung und Sage* (Leipzig/Wien : Franz Deuticke, 1912).

———, *Life and Artist: Creative Urge and Personality development* [1932] (New York : Agathon Press, 1968).

RIVIERE, Joan, « Womanliness as a Masquerade » [1929], *Psychoanalysis and Female Sexuality, Classic and Contemporary Impact of Psychoanalysis on Female Sexuality*, dirigé par Hendrik M. Ruitenbeek (New Haven : New Haven College and University Press, 1966), 209-220.